

## LA FRANCOPHONIE ET SON AVENIR: UN CHEMINEMENT DIFFICILE

Entre 1965 et 1988, paraissent au bas mot une trentaine d'ouvrages intéressants qui portent essentiellement sur le rayonnement de la langue française dans le monde et sur la francophonie. De ce lot, nous avons retenu plus particulièrement 13 essais.

Avec *Parlez-vous franglais?*, René Etiemble<sup>1</sup>, le premier en 1966, ouvre le bal en dénonçant avec allant le sabir atlantique, ce qu'il appelle: «l'anglofolie dont nous payons l'anglophilie de nos snobs et snobinettes et qui se voit déplacée par une américanolâtrie dont s'inquiètent les plus sages yanquis» (p. 35). Son livre est aussitôt porté aux nues par tous ceux, gaullistes en tête, qui ne veulent pas que la France devienne une colonie américaine. Au Québec, à la même époque (s'agit-il d'une stratégie concertée?), les mouvements nationalistes manifestent pour que le français occupe une meilleure place dans la société. Il semble que l'on assiste alors à une renaissance francophone. Le point culminant d'une telle flambee en faveur du français sera peut-être atteint lors du fameux voyage du général de Gaulle au Canada qui eut lieu en 1967.

Dans son essai, Etiemble regrette qu'un vent de trahison souffle depuis trop longtemps en France et dans le monde francophone pour tout ce qui touche à la défense du français. Alors qu'en Belgique, en Suisse romande et au Québec, l'opinion (même si elle est manipulée) est régulièrement alertée, si l'on en croit l'auteur, en France, les réactions demeurent faibles voire inexistantes. Pire, ajoute notre polémiste, dans le milieu journalistique hexagonal, c'est, le plus souvent, la dé-

*Littératures*, n° 4 (1989)

<sup>1</sup> Etiemble, René. *Parlez-vous franglais?* Paris, Editions Gallimard, 1973, 379 p.

bandade joyeuse dès que certains essayent de mettre un peu d'ordre dans le français parlé.

L'auteur n'hésite pas à asséner quelques vérités du genre: «le drame de la France c'est qu'elle rougit de sa langue. Quoique ce pays ait su remplacer le télési par un tire-fesse, devant l'anglais, il se sent paralysé de crainte révérentielle» (p. 71). Etiemble s'insurge contre le fait que «plus du quart du vocabulaire dont dispose notre belle jeunesse est d'origine américaine et déplace des mots français correspondants» (p. 88). Encore faudrait-il qu'il explique comment il en arrive à un tel pourcentage...

On l'aura compris, plus qu'une analyse rigoureuse, ce livre est surtout un pamphlet, un pamphlet utile certes mais pas toujours probant. Pourquoi, par exemple, l'auteur n'a-t-il pas mieux identifié les milieux favorables à l'anglo-américain, les fameuses élites françaises qui «trahissent»? Or, il semble que la source du problème soit là.

Si Etiemble dénonce une réalité: le franglais, il l'exagère semble-t-il un peu, oubliant, entre autres, que certains mots venus d'outre-Atlantique peuvent être utilisés quelques mois, avant de disparaître aussi vite qu'ils sont venus. Il n'y a donc pas d'incrustation.

Le cheval de Troie, il le découvre surtout dans le domaine publicitaire terriblement influencé par l'Amérique. A bien y penser, on peut se demander si l'invasion de l'anglo-américain en France ne résulte pas du refus des Français de l'époque d'adapter leur langue et leur société au monde moderne. Mais Etiemble ne travaille pas dans la nuance et s'attaque en même temps à une certaine modernité qui, il faut le reconnaître, n'a pas que des désagréments.

Aussi l'auteur n'a-t-il pas tort de répéter à l'envi que «l'establishment français est pro-américain» (p. 244). A la suite d'un tel constat, il aurait été bénéfique pour nous qu'il en tire de solides conclusions. Les flèches que l'auteur prend plaisir à décocher contre l'américanisation qui touche des domaines aussi divers que la publicité, le sport et l'agriculture pour nous en tenir là, prouvent que les Français devraient se prendre en

main. La parution de ce pamphlet témoigne d'un premier sursaut salutaire.

Dans l'ensemble, même s'il ne brode pas dans la dentelle, Etiemble énonce des vérités essentielles. Pourquoi, s'interroge-t-il, n'y a-t-il pas eu de promotion du français en France depuis plus de 20 ans, promotion qui aurait tenu compte du français parlé outre-mer? Sur ce point précis, il innove et souhaite bien avant les autres responsables que les Français ne s'enferment pas dans les limites hexagonales. Selon sa vision des choses, la France serait plus forte, plus vivante si elle utilisait à bon escient l'énergie qui existe hors de ses frontières. En outre, rappelons – nous sommes en 1966 – qu'il regrette déjà que la science et la technique françaises soient autant dépréciées. De nos jours, que doit-il penser de l'affaire de l'Institut Pasteur?

Enfant terrible de la francité et de la francophonie, Etiemble n'arrête pas là sa charge, il en profite pour dénoncer les 4 ministères de l'époque, lesquels au lieu de promouvoir le français, ne font qu'étaler leurs défaillances successives. Le premier, il reproche déjà aux responsables de ne pas avoir une vue d'ensemble et de manquer de volonté politique. Phénomène intéressant, l'essayiste adresse un coup de chapeau aux Canadiens français si dynamiques dans leur souci de défendre la langue française.

Lorsque René Etiemble évoque le rôle régénéré que pourrait jouer l'Académie française, une fois de plus, il est en avance sur son temps. Visionnaire, l'auteur sait l'être.

Lors d'un entretien qu'il a accordé en 1976, l'auteur considérait que le franglais, dix ans après la parution de son essai, était démasqué sans que pour autant tout danger soit écarté. En 1980, dans un autre entretien, il regrettait que le successeur de Georges Pompidou ait laissé aller les choses. Il ajoutait même que les défenseurs du français devenaient une espèce rare...

On comprend alors les raisons pour lesquelles ce livre aujourd'hui encore dérange, inquiète, interpelle. C'est qu'il ouvre bien des pistes que l'auteur aurait dû continuer d'explorer parfois de façon plus détaillée. Il n'en demeure pas moins qu'il

s'agit d'un livre décapant, quelque peu excessif, mais qui a eu le mérite de briser le mur de l'indifférence et du défaitisme.

Au moment où l'essai<sup>2</sup> de Gérard Tougas qui s'intitule *La francophonie en péril* paraît en 1967 à Montréal, le gaullisme a atteint son apothéose. La France célèbre avec ostentation ses retrouvailles officielles avec le Québec, tandis que le Canada tente de résister à l'américanisation galopante. Phénomène que racontait en partie Claude Julien dans son fameux livre publié deux ans auparavant: *Le Canada dernière chance de l'Europe*<sup>3</sup>.

Gérard Tougas apparaît d'emblée comme un zélate des américains, mais, précisons-le, un zélate de talent. Dans ce livre, il est clair que nous assistons au rapprochement du Canada en voie de modernisation avec les États-Unis, mais dans un dernier effort pour essayer de contrebalancer des effets irréversibles, les élites canadiennes tentent d'exprimer à leur façon un peu d'admiration, non exempte d'ironie, pour la France et l'Europe. Par des chemins différents, il arrive que Tougas rejoigne Etienneble: «On ignore aussi qu'à Paris, coeur du monde francophone, la haute finance compte désormais une haute cour américaine. La publicité anglophone pénètre les médias français» (p. 77), déclare-t-il.

L'auteur ne cache pas qu'il considère que la société française se défait; il la croit même battue en 1967. Non sans une certaine malveillance, il ajoute que la colonisation française aura été un désastre pour les Africains.

De tels propos ne manquent pas d'étonner. Mais, on l'aura compris, l'auteur préfère le colonialisme perfectionné des États-Unis. C'est son droit. Reprochons-lui cependant de méconnaître la réalité des zones d'influence française (pp. 75-77). L'essai d'Auguste Viatte qui paraîtra deux ans plus tard en 1969, pourra passer pour une réponse particulièrement bien documentée.

Comme on le constate, l'essai de Gérard Tougas est influencé par une Amérique triomphante qui accroît son in-

2. Tougas, Gérard. *La francophonie en péril*. Ottawa, Le Cercle du livre de France, 1967, 181 p.

3. Julien, Claude. *Le Canada dernière chance de l'Europe*. Paris, Grasset, 1965, 255 p.

fluence au Canada. Si bien que l'auteur table sur un affaiblissement définitif de l'Europe malgré, souligne-t-il, le baroud d'honneur du général de Gaulle.

On peut tout de même s'étonner que Gérard Tougas mésestime autant l'énergie française surtout lorsqu'il confie: «les Français commencent à partager le monde intellectuel rétréci des Canadiens français» (p. 92). Or, il écrit cela au moment où le Québec vit justement ses premières années de liberté et d'épanouissement.

Défaitiste en ce qui concerne ses propres origines, l'auteur croit avant tout au rêve américain et croit dur comme fer au déclin irréversible de l'Europe et donc de la France. L'évolution a prouvé qu'il s'est en partie trompé et qu'il n'a pas su apprécier le renouveau français et québécois. Ne représentait-il pas alors un courant de pensée assez fort qui favorisait l'expression d'un nationalisme ambigu? Cela dit, il a su, par moments, stimuler notre réflexion en nous assénant quelques vérités fondamentales.

Dès sa parution en 1969, *La francophonie*, l'essai<sup>4</sup> d'Auguste Viatte, universitaire d'origine suisse, reçoit un accueil chaleureux de la critique. C'est une belle synthèse. Un tour de force qu'a accompli l'auteur en ayant su présenter de façon exhaustive le monde francophone en à peine 200 pages. Précisons que les pages 6 et 7 éclairent ses intentions.

Avec lui, nous découvrons la réalité multiple, foisonnante et fascinante de l'univers francophone qu'il connaît fort bien. Mine de renseignements, aussi bien dans l'ordre du littéraire, du culturel et du social que dans l'ordre du politique et de l'économique, cet essai s'affirme comme un panorama solide, détaillé et synthétique. Il dégage l'essentiel.

S'intéressant d'abord aux régions limitrophes de la France, puis évoquant l'évolution du Canada avant de nous faire découvrir le monde antillais et d'analyser les brassages de population de l'océan Indien, les mutations de l'Afrique noire et la coexistence du français et d'autres langues aussi bien dans le monde arabe qu'en Extrême-Orient, l'auteur achève son tour

---

<sup>4</sup> Viatte, Auguste. *La francophonie*. Paris, Larousse, 1969, 205 p.

d'horizon en insistant sur l'influence du français hors de son domaine propre.

Avec Auguste Viatte, on peut se demander si en Europe, à cette époque, l'axe Bruxelles-Paris-Genève a atteint son dynamisme optimum. Qu'en est-il aujourd'hui? La France a-t-elle su suffisamment accueillir une énergie fécondante à la fois si proche de la sienne et si différente? Quoi qu'il en soit, la réalité trop peu connue de tant de francophones européens qui ne sont pas français mériterait certainement une meilleure approche, voire une meilleure reconnaissance.

Le chapitre consacré aussi bien au Québec qu'au Canada, même s'il date aujourd'hui, apparaît comme un excellent exemple de renouveau d'un état francophone et de son apport à la cause de la francophonie en marche.

En outre, une telle synthèse parue quelques années après les indépendances a certainement stimulé les francophones d'Afrique et des autres régions du monde à conserver des relations privilégiées avec la France. Sans l'Afrique, la francophonie planétaire perdrait en effet la moitié de ses partisans.

Le potentiel non exploité de la francophonie qui apparaît au cœur de tous les chapitres de cet essai révèle que ce qui manquait (et ce qui manque) à la francophonie mondiale, c'est une véritable stratégie qui soit bénéfique à toutes les parties.

En ce qui concerne l'Amérique latine, l'auteur confie que «la perte de l'influence française est due essentiellement à la montée d'une classe moyenne plus soucieuse du commerce que d'un épanouissement spirituel» (p. 167). Le leitmotiv de la montée de la classe moyenne chez Viatte est important (nous le retrouverons d'ailleurs chez d'autres auteurs) car il explique, en partie, les difficultés d'adaptation de la civilisation française aux réalités nouvelles.

Pour Auguste Viatte, il fallait créer entre la France et les pays francophones des relations plus stimulantes, plus efficaces. Déjà en 1969, il se demande si la France est consciente de ce que chaque pays francophone pourrait lui apporter. Avec quelques autres, l'auteur a permis à la francophonie de ne pas s'étioler. Il a su affirmer la réalité foisonnante des francophones.

nes. Mais a-t-il été écouté? Probablement pas assez, il suffit de constater le retard qui a été pris tout au long des années '70.

Si Gérard Tougas, le Canadien, analysait la francophonie du haut de son balcon américain, si Auguste Viatte, l'Européen, offrait une analyse fouillée, mondiale et très structurée de la francophonie, M. Lalanne-Berdouticq<sup>5</sup> dans son essai: *Appel aux francophones*, défend, à son tour, en 1979, avec passion, dix ans après Viatte, la cause du français qu'il aimerait voir s'imposer en Europe.

Comme la plupart des auteurs sérieux, il reconnaît que l'affaiblissement irrémédiable de la France et de la langue française dans le monde date de la Seconde Guerre mondiale même si ces causes sont bien antérieures. Vivre en vase clos – ce qui est trop souvent le cas des francophones – apparaît néfaste, précise-t-il. Pour l'auteur, il est évident que c'est de Gaulle qui a enrayé le processus de dégradation de l'espace français et réussi une excellente décolonisation en Afrique noire. On peut constater qu'il ne partage pas du tout l'approche plutôt malveillante de Gérard Tougas.

Avec M. Lalanne-Berdouticq, n'oublions pas que la langue française a bien été la première langue de fait de la C.E.E., de 1950 à 1970. Après, la France a baissé pavillon. S'il n'y avait pas eu en Afrique francophone et ailleurs dans le monde Senghor, Bourguiba, Houphouët-Boigny, Jean-Marc Léger et quelques autres personnalités passionnées pour le monde francophone, il y aurait eu un recul encore plus net du français. L'action grandissante du Québec a, par exemple, favorisé l'essor de la francophonie en Amérique du Nord, reconnaît-il.

Il est intéressant de constater avec l'auteur que l'effort européen de la France a eu lieu au moment où l'émancipation du continent africain s'effectuait. Mais, en même temps, grâce à la volonté gaulliste et à celle de quelques chefs d'états africains, le regroupement francophone qui s'est affirmé au fil des années soixante a permis aux délégations francophones de former 30% des états (entre 42 et 45) à l'O.N.U. et 50% à l'U.N.E.S.C.O.

---

<sup>5</sup> Lalanne-Berdouticq, Philippe. *Appel aux francophones*. Paris, La Pensée Universelle, 1979, 156 p.

Aussi peut-on affirmer, une fois de plus, que la période gauloise a été bénéfique pour le rayonnement de la langue française dans le monde. D'abord, il y eut un redressement du français dans les pays de l'Est; ensuite, la francophonie américaine a relevé la tête et ce jusqu'en Louisiane; enfin, des gains non négligeables ont eu lieu dans toute l'Afrique.

Malgré le sursaut important des années soixante, Philippe Lalanne-Berdouticq n'en pense pas moins que l'espace francophone se fragilise à la fin des années soixante-dix. Il croit que si l'on veut conforter l'espace francophone, il faut avant tout élargir l'assise du français. De nos jours, comment expliquer que le français ne soit pas devenu la langue de l'Europe, alors qu'il s'est toujours inscrit au fil des siècles au cœur de l'unité européenne?

Dans cet essai, l'auteur aurait dû aussi tenir compte – Auguste Viatte évoquait le problème – de la place grandissante des classes moyennes. Est-ce que l'ensemble anglo-américain ne jouit pas aujourd'hui d'une véritable hégémonie parce qu'il a su s'appuyer sur les classes moyennes, lesquelles ont peu à peu réduit le modèle culturel cher aux élites formées à la française et identifié jusque-là aux classes supérieures?

Pourtant, précise à son tour M. Lalanne-Berdouticq, un potentiel francophone existe un peu partout que n'encourage, hélas! pas assez la France. Bref, un espace de liberté et une dynamique francophone n'ont pas encore trouvé les moyens de se développer.

L'auteur prophétise lorsqu'il écrit en 1979: «pour que la francophonie se fasse, il faut d'abord une volonté qui s'étende jusqu'au domaine technique, à commencer par un système de télécommunication par satellite français» (p. 144). Aujourd'hui, précisons que ce système fonctionne.

Dans cet essai où la passion et la raison coexistent, on découvre, non sans un certain étonnement, que le désert francophone est peuplé d'oasis. Mais pour les apprécier, encore faudrait-il inventorier ce désert...

Xavier Deniau<sup>6</sup>, une personnalité politique française fort connue de nombreux responsables francophones, était parti-

<sup>6</sup> Deniau, Xavier. *La francophonie*. Paris, Les Presses universitaires de France, 1983, 128 p.

culièrement bien préparé pour présenter un tableau synthétique de la «francophonie», c'est le titre de son ouvrage. Organisateur hors pair, doublé d'un rassembleur, il considère qu'en 1983 la francophonie s'affirme comme une réalité.

Contrairement à la communauté anglophone qui, elle, est unie par des échanges économiques, pour l'auteur, le mouvement francophone tire sa force essentiellement des valeurs culturelles, intellectuelles et sentimentales. Cette sacralisation de la francophonie lui a peut-être un peu nuï. Deniau, lui, ne le pense pas. Il faut dire qu'en général les élites françaises et francophones croient, jusque-là, dur comme fer, que c'est le développement intellectuel qui commande le progrès. Il faudrait peut-être quelque peu nuancer cette approche.

On peut regretter que le chapitre intitulé «l'espace de la francophonie» ne recèle pas au moins autant de richesse analytique que celle qui était contenue dans l'essai d'Auguste Viatte. A notre avis, ce chapitre aurait dû, au contraire, briller par sa modernité et réactualiser le livre du grand universitaire suisse. Par exemple, le tableau qu'il brosse du Québec est à la remorque de celui que nous proposait Viatte 14 ans auparavant...

Sur d'autres régions du monde, l'auteur ne s'appesantit guère plus, il lui arrive même de confier le plus sérieusement du monde «que le retour de l'arabisme n'a jamais vraiment compromis l'usage du français» (p. 38)... Sur ce point, il n'est pas crédible. Sur l'évolution de l'Afrique noire, l'auteur passe à la vitesse d'un exocet. Les lecteurs de 1983 auraient au moins aimé savoir si, sur ce continent, la francophonie progresse, stagne ou diminue.

Comme Lalanne-Berdouticq qu'il a visiblement lu mais qu'il s'est bien gardé de citer, Xavier Deniau ne nie pas l'apport des nouveaux états francophones pour conforter d'abord leur image propre et ensuite celle de la France dans divers organismes internationaux et principalement à l'O.N.U. Phénomène plus intéressant, il évoque ensuite avec brio le mouvement associatif francophone dont il est d'ailleurs l'une des têtes dirigeantes. L'annuaire de l'A.F.A.L. qu'il a créé rend en effet bien des services. Une absence remarquée dans ce livre,

celle du Centre de documentation et d'information dirigé par Josseline Bruchet.

C'est dans cette partie que l'on mesure l'intérêt de cet essai par rapport à ceux de ces prédécesseurs. Deniau connaît en effet à la perfection le tissu associatif francophone. Lorsqu'il écrit: «que la solidarité francophone est une réalité active, désormais largement organisée» (p. 76), il n'a pas tort.

Plus loin, non sans pertinence, l'auteur insiste sur le rôle important que le Québec a joué dans la création de lois linguistiques pour défendre le français.

Après avoir examiné le contenu de ces cinq premiers essais, il semble évident qu'il manque à la francophonie – nous sommes en 1983 – une vision mondiale adaptée à notre temps. Comment les francophones veulent-ils s'insérer dans un monde en pleine mutation? Voilà une des questions fondamentales à laquelle il aurait fallu tenter de répondre.

Xavier Deniau conclut par cette phrase: «l'avenir de la francophonie dépend largement de l'intérêt actif que pourra manifester le gouvernement français (p. 115). On ne saurait mieux dire.

Toujours dans la conclusion, on apprécie que l'auteur indique certaines voies pour l'avenir. La francophonie doit, pour prendre son envol, conquérir les secteurs scientifiques, financiers et économiques souligne-t-il enfin!

Dans cet essai qui a ses limites, Deniau n'en apporte pas moins une contribution non négligeable. Il est cependant dommage qu'il n'ait pas développé la partie économique. Son principal mérite consiste à avoir relancé en 1983 le mouvement francophone qui était jusque-là en perte de vitesse. Le premier à cette époque, l'auteur s'éveille (et éveille) à l'idée d'une francophonie plus sociale. C'est, ne l'oublions pas, trois ans seulement après la parution du livre de Deniau que le Premier sommet de Paris (1986) aura lieu. Comme on peut le constater, ce militant de choc n'a rien d'un théoricien.

Lorsque Jean Duché publie en 1985 ses *Mémoires de Madame la langue française*<sup>7</sup>, son livre arrive bien à propos. Il

---

<sup>7</sup> Duché, Jean. *Mémoires de Madame la langue française*. Paris, Olivier Orban, 1985, 275 p.

participe au renouveau qui mobilise les forces vives autour du français, de la francité et de la francophonie.

Dans cet essai, il narre avec brio l'histoire de la langue française. Grâce à lui, nous suivons l'évolution de cette langue devenue aujourd'hui quelque peu clocharde par la faute même de ceux qui la parlent. Les principales étapes de son histoire qu'il nous rappelle, non sans malice, permettent de mieux comprendre les défis qu'il faut relever aujourd'hui. Avec ses 800 ans d'existence, l'histoire de la langue française qui a fini lentement par supplanter le latin, reste fabuleuse.

A son tour, l'auteur suggère que la France, face à l'Europe et face à la francophonie, hésite, s'inquiète et se recroqueville au lieu de prendre le taureau par les cornes. IL croit que les responsables ont commis une erreur de taille en n'ayant pas su démocratiser l'enseignement, et ce, dès le 18<sup>e</sup> siècle. Jean Duché nous oblige à voir la réalité historique en face. Il pose de vraies questions: la France a-t-elle su gérer sa puissance à travers les siècles? Continue-t-elle à séduire et à évoluer positivement à l'époque moderne? Les Français n'ont-ils pas gaspillé leur crédit qui était immense à partir de 1750? Il constate enfin que les Anglais ont toujours su profiter des contradictions françaises pour occuper la première place.

Préoccupé plus qu'il n'y paraît par la nécessité d'un renouveau francophone, l'auteur ne cache pas son admiration pour les Québécois qui combattent en première ligne. Il n'hésite pas à confier: «le français était la plus belle langue du monde car nous ne doutions pas de nous. A présent, nous nous prosternons devant la langue de la puissance dominante» (p. 262). En une phrase ne résume-t-il pas la question? Sur ce point précis, il partage la vision d'Etiemble.

Si tout au long de cet essai, Jean Duché analyse l'histoire de la langue française, il n'explique peut-être pas assez la mécanique qui a accentué le déclin au 20<sup>e</sup> siècle. Sur la francophonie – nous sommes en 1985 – il disserte peu. On a comme l'impression qu'avec cet essai comble de qualités exclusivement françaises, un monde tire sa révérence juste avant que n'appa-

raisse une nouvelle vague d'essayiste nettement plus modernes, il s'agit de celle qui surgit lors du premier sommet francophone de Paris. Cela dit, Duché montre qu'un potentiel existe, là, juste à côté de nous. La France va-t-elle enfin y puiser pour sortir de son apathie, afin d'affirmer le dynamisme des partisans du français sur cette planète? Mais nous abordons là un autre chapitre de son histoire qu'il reste à composer.

La parution du livre de Philippe de Saint-Robert<sup>8</sup> inaugure une nouvelle étape dans ce qu'il est convenu d'appeler la défense du français ou la bataille du français. Pour la première fois depuis la publication du pamphlet d'Etiemble, un essai fustige l'indifférence française. Saint-Robert parle vrai. Il rejette au grenier scrupules, allusions secrètes et politesses chères à Xavier Deniau et Jean Duché. Il n'hésite pas à décrire le climat délétère qui règne au sein de l'administration française en ce qui concerne les questions francophones. Il s'agit d'un livre à la fois sulfureux et émouvant qui interpelle les fibres patriotiques des Français, des francophones et des francophiles.

Lorsqu'il paraît, quelques semaines avant la tenue du Premier sommet francophone (1968), cet essai ne manque pas d'inquiéter bien des responsables, car les charges portent. La première critique concerne l'Europe où le français perd chaque jour du terrain. Pauvre Lalanne-Berdouticq qui doit assister à l'émiettement de son rêve lequel aurait pu devenir réalité! Ainsi donc la chance du français de devenir la langue de l'Europe (ce qui aurait pu donner une personnalité unique à cet ensemble de pays) semble bien enterré ou marginalisé si l'on en croit Saint-Robert.

Comment expliquer une telle démission collective? Peut-être comme le suggère l'auteur, parce que la nation française fut grande et ne l'est plus. Aussi a-t-elle cédé au découragement et s'en est-elle remise à d'autres états, à ceux qui donnent l'illusion de prendre en charge ses ambitions déçues et abandonnées, ajoute-t-il. On ne saurait être plus clair.

Dans un deuxième temps, il reproche (comme plusieurs autres essayistes) aux médias de ne pas assez servir la cause du

---

<sup>8</sup> De Saint-Robert, Philippe. *Lettre ouverte à ceux qui en perdent leur français*. Paris, Albin Michel, 1986, 187 p.

français. Il est tout de même ahurissant que depuis 10 ans, la plupart des journaux aient supprimé les rubriques consacrées au langage, au français et à la francophonie. Le plus étonnant, constate l'auteur, c'est qu'en ridiculisant le français, certains journalistes cherchent à favoriser l'anglais dont la supériorité n'est démontrée dans aucun domaine.

Ce que dénonçait Etienne dans les années soixante, apparaît en partie dépassé en 1986, puisqu'il ne s'agit plus seulement de contamination linguistique mais d'un recours de plus en plus fréquent, dans de nombreuses activités, notamment scientifiques, à la langue anglaise par les Français. Non sans courage, l'auteur accuse le gouvernement en place, celui de François Mitterrand (pp. 32-33) de manquer de volonté politique et de cohérence dans son approche linguistique. Il montre même que l'Europe peut, à présent, intervenir dans le contexte linguistique français. C'est nouveau et inquiétant: «La France face à l'Europe se considère-t-elle comme moins souveraine que ne l'est le Québec dans la fédération canadienne» (p. 66) écrit-il courroucé.

Philippe de Saint-Robert trouve cette situation inacceptable puisqu'il existe des textes législatifs qui constituent la base de la politique linguistique et terminologique française.

Pour lui, l'avenir du français est lié au rôle international de notre langue. Aussi, l'évolution du français revêt-il une importance capitale, constate-il après d'autres auteurs. Seule une série d'actions concertées permettra à la langue française de se maintenir un peu partout dans le monde. Mais ces actions tardent à venir et l'on assiste même à la dégradation des instruments administratifs et des crédits, précise-t-il. Si nous voulons contrebalancer les effets négatifs des dernières décennies, il faut non seulement relever les nombreux défis dans les domaines de la terminologie et de la traduction, mais encore contre-attaquer dans les domaines scientifiques, économiques, industriels, commerciaux et diplomatiques.

Dans un proche avenir, saurons-nous faire face ensemble ou au contraire, certaines de nos élites, complètement inféodées aux anglo-américains, nous empêcheront-elles d'évoluer et d'illustrer notre identité française et francophone? Ce sont au-

tant de questions graves que Philippe de Saint-Robert soulève. Il croit que le moment est venu de lancer des stratégies adaptées à notre époque et de proposer une vision mondiale du développement du français.

Ne cachons pas que ce livre est particulièrement tonique puisqu'il invite à briser l'indifférence ambiante, à lutter contre l'uniformité et à résister aussi bien à ce qui pervertit la culture qu'à l'excès de médiatisation simplificatrice et manipulatrice.

Pour l'auteur, l'avenir francophone n'aura de réalité que si tous les pays francophones mettent en commun leur potentiel, leur diversité et leur énergie créatrice. Le premier parmi les essayistes étudiés, Saint-Robert souhaite que l'A.C.C.T. et l'A.U.P.E.L.F. soient réorganisées et propose que l'on multiplie les entreprises qui touchent à l'audio-visuel, l'édition, la presse et les revues scientifiques.

Dans ce livre polémique, un constat revient souvent: «les Français ne s'aiment pas assez». Trois ans après le réveil souhaité par Deniau, Saint-Robert veut que l'on réactive la francophonie, mais sans oublier de mieux l'ancrer dans le sillage français. Ce livre courageux par bien des aspects annonce assurément une nouvelle étape si nécessaire au devenir français et francophone. Après Etiemble et ses philippiques, on ne saurait oublier celles de Philippe de Saint-Robert.

Plus nous nous enfonçons au coeur des années '80, plus il devient évident que l'ensemble francophone cherche à s'affirmer d'abord et à apporter ensuite un point de vue original dans un monde où les difficultés s'amoncellent. N'est-ce point l'heure de la technologie triomphante, de la poussée démographique des pays pauvres, des nombreux problèmes environnementaux, et des grandes religions en perte de vitesse, avec, en prime, le risque soit d'uniformisation soit de babélisation? Dans un tel contexte, on comprend aisément que la France et le monde francophone souhaitent affirmer une vision humaine issue de vieilles traditions et favoriser une série d'actions pour créer une société planétaire plus juste au 21<sup>e</sup> siècle.

*Le français pour qu'il vive*<sup>9</sup>, de Gabriel de Broglie, reprend à son tour plusieurs des idées et des propositions émises par Xa-

<sup>9</sup>. De Broglie, Gabriel. *Le français pour qu'il vive*. Paris, Gallimard, 1986, 286 p.

vier Deniau, Jean Duché et Philippe de Saint-Robert. Le livre particulièrement fouillé de M. de Broglie renoue également avec la large vision universelle d'Auguste Viatte. Il dessine un portrait corrigé du monde francophone et propose en même temps une thérapeutique. Il tente enfin comme le Professeur Viatte l'avait fait en son temps, d'offrir une vision globale où s'inscrit l'avenir de la langue française.

Après les amères constatations de Philippe de Saint-Robert, de Broglie fait preuve de plus d'optimisme. Précisons que sa vision n'est pas aussi franco-française que celle de Saint-Robert mais davantage francophone. Il s'agit d'un témoignage mûri qui propose de nouvelles stratégies en faveur de l'édification d'une francophonie plus moderne. Pour lui – il innove nettement sur ce point – la bataille francophone peut être gagnée. Et pour cela, il aligne ses troupes.

Cet essai qui se présente comme un bilan, est en fait une véritable mine de renseignements. Au foisonnement des idées et des propositions répondent des statistiques et des informations souvent fort personnelles, voire inédites.

Mieux encore, l'approche favorable à une évolution de la francophonie telle qu'esquissée par l'auteur semble indiquer une transformation de la politique française jusque-là un peu trop discrète. Comme presque tous les autres essayistes, il constate que les médias ne font pas assez d'efforts pour non seulement défendre, mais encore illustrer le français. Etienne n'avait-il pas raison de souligner que «le mal est en nous?» Nous doutons de nous, insiste à son tour de Broglie. Or, le doute, confie-t-il, s'avère dévastateur: il empêche de se mobiliser, d'agir et de contre-attaquer. Pour y remédier, l'auteur propose que nous nous adaptions au monde moderne. Il n'est pas le premier à le dire. Nous touchons donc du doigt l'un des problèmes majeurs de la France et du monde francophone: la nécessité impérieuse de nous adapter.

Aussi propose-t-il une véritable construction francophone (pp. 136-137) où la France, noyau central de cet ensemble, doit continuer à jouer un rôle de premier plan, à condition

toutefois qu'elle tienne compte des besoins réels des pays de la périphérie.

De Broglie aborde également l'espace économique francophone si délaissé jusque-là, car peu connu, et qui mériterait d'être mieux exploré et dynamisé. L'auteur fait de nombreuses propositions (pp. 227-230) qui pourraient assurément permettre le développement de cet espace. Il souligne bien à propos qu'il n'y a pas «de langue vigoureuse sans économie propice. Pas de langue en expansion, sans économie conquérante» (p. 219). En outre, il confie que la «francophonie doit être intégrée à tous les aspects de la diplomatie française» (p. 234) et «qu'il n'y a pas de structure idéale, mais qu'il n'y a que des instruments efficaces» (p. 234). L'efficacité, n'est-ce pas un autre mot-clef qui permettra aux francophones du monde entier de se tourner vers la modernité? Pour de Broglie, il est clair que le français a perdu du terrain parce qu'au fil du temps, il s'est replié sur lui-même.

Cet essai s'affirme comme un magnifique témoignage qui cherche à stimuler la francophonie moderne. Avec lui, le temps d'une francophonie mieux armée, plus généreuse, plus ouverte et plus concrète devient possible.

Aussi peut-on affirmer que l'année 1987 restera une année particulièrement importante, car cette même année, nous assistons à l'émergence d'une prise de conscience des potentialités du mouvement francophone mondial. N'est-ce pas également l'année du deuxième sommet francophone qui s'est tenu à Québec?

Dans la «belle province», heureuse concordance, trois livres paraissent juste avant le sommet: ceux de Jean-Marc Léger, de Michel Tétu et d'Axel Maugey. Ces essais s'intéressent tous à l'évolution de la francophonie et soulignent plus particulièrement le dynamisme des francophones d'Amérique. Ce sont des livres importants. Le premier<sup>10</sup> contient maintes réflexions sur l'avenir; le deuxième<sup>11</sup> qui est un manuel de référé-

---

<sup>10</sup> Léger, Jean-Marc. *La francophonie: grand dessein, grande ambiguïté*. Montréal, Hurtubise HMH, 1987, 242 p.

<sup>11</sup> Tétu, Michel. *La francophonie, histoire, problématique, perspectives*. Montréal, 1987, 378 p.

rence, brosse un historique de la francophonie; et le troisième<sup>12</sup>, Maugey, Axel. *La francophonie en direct, tome 2: l'espace économique*. Documentation du Conseil de la langue française, Québec, Les Publications du Québec, 1987, XVI-91 p. fort de deux tomes, présente 45 entretiens avec des personnalités du monde francophone. Précisons que le second tome porte exclusivement sur l'espace économique: il s'agit d'une première dans l'histoire de la francophonie.

Rien d'étonnant alors qu'en France, toujours en 1987, un autre essai s'ajoute à ceux que nous venons de citer. Il s'agit du livre percutant de Claude Hagège<sup>13</sup> qui s'intitule *Le français et les siècles*.

Il est intéressant de signaler que cet essai enterre l'anti-américanisme cher à Etiemble. Hagège affirme, après d'autres auteurs, que s'il n'y a pas d'approche économique plus réelle, la francophonie aura bien du mal à se développer. A son tour, il pointe, lui aussi, du doigt les médias qui favorisent la pénétration anglo-américaine. En effet, pour lui, si la langue française se porte plutôt bien, ce sont en revanche les locuteurs français qui, eux, ne vont pas si bien. Il devient de plus en plus évident qu'une lutte dont on ignore presque tout oppose les élites nationalistes aux élites pro-américaines aussi bien en France que dans divers pays francophones.

Cet essai d'Hagège témoigne qu'une véritable maturation est en train de transformer les Français, lesquels s'interrogent sur leur avenir. L'auteur propose plusieurs stratégies qui auraient pour effet d'ouvrir la France à la fois sur le monde francophone et sur l'Europe. En outre, il encourage – c'est nouveau – la création d'une «patrie francophone».

L'auteur, linguiste de son état, démontre que l'influence de l'anglais reste assez faible sur les parties les plus structurées de la langue française. Cela signifie que l'anglais n'a pas encore atteint le noyau dur de notre langue et que celle-ci est donc capable de réagir et de digérer les emprunts.

---

<sup>12</sup>. Maugey, Axel. *La francophonie en direct, tome 1: l'espace politique et culturel*. Documentation du Conseil de la langue française, Québec, Les Publications du Québec, 1987, XXIX-187 p.

<sup>13</sup>. Hagège, Claude. *Le français et les siècles*. Paris, Editions Odile Jacob, 1987, 192 p.

Avec Hagège, et à la suite des autres essayistes, on peut tout de même être étonnés de constater les faiblesses des stratégies jusque-là élaborées. Comme on le sait, les raisons de ces faiblesses sont multiples: d'abord, le manque de vision de certains responsables; ensuite, la méconnaissance des peuples francophones entre eux; enfin, le manque de volonté politique.

Lorsque Hagège souligne de nouveau que certaines élites françaises sont au service des Etats-Unis (pp. 180-181), dès lors on peut se demander comment il pourrait y avoir une volonté politique et une stratégie efficace. Si Hagège ne répond pas, du moins éclaire-t-il définitivement le problème, à savoir la réalité d'une domination déjà effective. En empruntant d'autres cheminements, ne rejoint-il pas la vision d'un Etiemble, auteur qu'il ne ménage pourtant pas. Il semble donc que les Français appartiennent d'ores et déjà au camp des dominés (colonisés) et que les Américains, eux occupent la position des dominants par personnes interposées.

Bref, cet essai est à la fois stimulant, décapant et original, car il montre bien, pour reprendre le titre du livre de Jean-Marc Léger<sup>14</sup> que la francophonie est à la fois «un grand dessein et une grande ambiguïté.»

Comme on peut le constater, cet essai de Claude Hagège pose la question, non sans ambiguïté, et non sans dessein, de l'avenir du français, de la France et de la francophonie laquelle si elle souffre d'un manque d'autonomie et de stratégies, n'en souhaite pas moins s'affirmer.

La même année, avons-nous dit (1987), paraît le livre<sup>15</sup> de Jean-Marc Léger. L'auteur appartient au petit groupe des fondateurs de la francophonie. A son tour, il regrette que les médias ne défendent pas plus le français et insiste pour la première fois sur le rôle essentiel que doit jouer la jeunesse pour bâtir le monde francophone. Assez proche par plus d'un aspect de la vision évolutrice d'un de Broglie, Léger s'inscrit cependant plus que lui au cœur de la périphérie francophone qu'il connaît bien. Il ne cache pas que l'avenir de l'espace francophone passe par l'Afrique.

<sup>14</sup> J.-M. Léger, *op. cit.*

<sup>15</sup> *Ibidem.*

Moins optimiste que de Broglie, plus proche peut-être de la vision d'un Saint-Robert, Jean-Marc Léger n'hésite pas à déclarer que l'irréversible francophone n'est point encore advenu. Il précise que le défi à relever est triple: il repose d'abord sur la formation, ensuite sur l'information, enfin sur le dialogue des cultures.

Ce livre fort bien écrit, le plus philosophique de tous ceux que nous avons examinés n'est pas exempt également d'une certaine nostalgie chère à Jean Duché. Il exprime curieusement de la méfiance à l'endroit de l'économie un peu à la manière d'un Xavier Deniau ou d'un Léopold Sédar Senghor. En outre, on ne sent peut-être pas assez l'aspect vivant du monde francophone, si présent chez Viatte, de Broglie et de Beaucé.

Ce livre inspiré d'un autre essai publié par l'auteur en 1979<sup>16</sup> témoigne somme toute de la fin d'une époque: celle de la francophonie des temps héroïques. Précisons cependant qu'il n'en propose pas moins d'aller de l'avant. Pour certains, Jean-Marc Léger apparaît même comme un maître possible de cette nouvelle «patrie francophone» qu'évoquera plus loin Thierry de Beaucé et que Claude Hagège souhaitait déjà voir créer.

L'intérêt d'un tel essai, c'est qu'il nous donne le témoignage d'un Américain de langue française, d'un Québécois, qui a permis avec d'autres le renouveau de son pays, devenu aujourd'hui le seul état français d'Amérique du Nord.

L'avenir du français comme langue internationale, selon Jean-Marc Léger, tient à la conjonction de 3 facteurs: «le rayonnement scientifique et culturel de la France; l'enracinement et la qualité du français au Maghreb et en Afrique francophone; la sensibilité et la vigilance de l'opinion publique dans les pays francophones de souche» (p. 164). Cela dit, il ne cache pas que le temps presse pour les francophones. En conclusion, l'auteur énumère les 4 conditions fondamentales pour que la communauté francophone puisse se développer: a) une volonté politique au niveau le plus élevé; b) la sensibilisation et l'adhésion de l'opinion publique, de la jeunesse en particulier;

---

<sup>16</sup> Léger, Jean-Marc. *L'aventure spirituelle*. Montréal, Hurtubise HMH, 1979, 185 p.

c) la connaissance mutuelle des pays du Nord et du Sud; d) la mobilisation de l'entreprise. Sur ce dernier point, il s'engage plus concrètement que Xavier Deniau.

Phénomène passionnant, à peine le sommet de Québec est-il terminé qu'une nouvelle vague d'essayistes francophones s'impose. En tête, caracole Thierry de Beaucé. Ce dernier ouvre en effet le bal en publiant en 1988<sup>17</sup> un livre tout à fait stimulant. Il faut, écrit-il, que l'on regarde le monde francophone «autrement» et que l'on mette en place une nouvelle «grille de déchiffrement». A nous, ajoute-il, de relire l'histoire.

Selon l'auteur, un aspect original de la civilisation française a justement été d'insister sur les liens culturels qui favorisent le développement de relations vraies entre partenaires. Il poursuit ici en l'approfondissant la réflexion de Xavier Deniau. Aussi, s'appuyant sur la force créée par ces liens traditionnels, propose-t-il une nouvelle prise de conscience française et francophone. L'auteur exprime une haute idée de l'univers français qui a si souvent servi un humanisme supérieur. C'est pourquoi, dans cet essai, il défend la diversité, refuse l'uniformisation et se montre souvent généreux, internationaliste et fraternel.

Plus que Philippe de Saint-Robert, de Beaucé engage le dialogue avec les autres francophones. Le chapitre que l'auteur consacre au Québec apparaît dans l'ensemble fort juste. Il conclut finement que «les Français s'émerveillent de ce petit Québec si parfait dans son rôle de petit poucet retrouvé dans les bois après avoir échappé à l'ogre anglo-saxon, mais ils commenceraient à s'agacer sérieusement si le petit poucet venait, par hasard, à manifester quelques prétentions» (p. 97). Sur ce point, de Beaucé a raison de fustiger les timorés et les passéistes qui, aussi bien en France qu'ailleurs dans le monde francophone, ne se féliciteraient pas des possibilités nouvelles offertes par une saine concurrence.

Il faut également noter l'originalité de ses propos sur la colonisation en Afrique. En outre, il souhaite que l'on distingue bien la place de la culture française – sans la minimiser – et

---

<sup>17</sup> De Beaucé, Thierry. *Nouveau discours sur l'universalité de la langue française*. Paris, Galilard, 1988, 247 p.

celle des autres cultures francophones. On l'aura compris, l'auteur propose un nouveau contrat, «une nouvelle entente» entre tous les francophones. Conscient que pour la première fois, ceux qui parlent le français hors de France sont plus nombreux que ceux qui l'utilisent dans l'hexagone, de Beaucé a compris que le moment était venu pour la France de savoir le rôle qu'elle entend garder au sein du monde francophone. En outre, il constate qu'un peu partout un immense désir d'ouverture et de connaissance milite en faveur d'une francophonie nouvelle. Aussi veut-il qu'une évolution ait lieu au sein même de l'administration française.

Autant dire que ce livre est passionnant. Refusant toute systématisation, de Beaucé laisse comme en suspens l'avenir de la France et de la francophonie. Nul doute que cet essai ouvre de nouveaux horizons à la France européenne et à la francophonie mondiale. A toutes les parties de s'entendre pour favoriser un meilleur dialogue afin que «l'entente francophone» puisse vivre concrètement.

Trois mois après le livre de Thierry de Beaucé, paraît celui de messieurs Michel Guillou et Arnaud Littardi<sup>18</sup>. C'est un ouvrage solide, bien structuré et comble de propositions. Les deux auteurs souhaitent en effet qu'une francophonie plus active, plus offensive et forte d'un vécu exprimé soit édifiée. Ils ne cachent cependant pas les difficultés: «la francophonie est aujourd'hui au milieu du gué. Ou bien elle le franchit et conquiert de nouveaux espaces, ou bien elle sera emportée irrémédiablement par le courant de l'histoire» (p. 17). On ne saurait être plus précis.

Plus loin, ils précisent: «il faut une véritable révolution mentale pour faire naître une solidarité francophone entre les francophones du monde entier. Sans révolution mentale, il n'y aura pas de création d'un espace économique» (p. 57). «Peu de francophones se sentent effectivement proches les uns des autres» (p. 58), ajoutent-ils.

Cet essai insiste beaucoup plus que les autres sur les réalités économiques. Aussi les auteurs proposent-ils qu'une alliance

---

<sup>18</sup>. Guillou, Michel et Littardi, Arnaud. *La francophonie s'éveille*. Paris, Berger-Levrault, 1988, 263 p.

entre l'Europe, la France et l'Afrique soit conclue, ce qui est assez nouveau. Cette question occupe en effet une place centrale, c'est la grande thèse du livre. Mais précisons que cette thèse ressemble plutôt à un bilatéralisme renouvelé sous le masque d'un multilatéralisme.

«Des sociétés multilingues, une Afrique qui se développe, des institutions internationales et françaises plus cohérentes et plus puissantes: telles sont les 3 conditions majeures à remplir pour que la francophonie saisisse les chances qui s'offrent à elle» (p. 141) confient-ils.

On peut tout de même regretter que ce livre fortement axé sur la France, l'Europe et l'Afrique délaisse trop les réalités québécoises, canadiennes, suisses et belges. C'est d'autant plus surprenant que les auteurs souhaitent, nous l'avons dit, qu'un meilleur dialogue s'établisse entre la France, pays moderne, et les cultures en pleine évolution de la francophonie. Si l'axe africain s'affirme en effet primordial, il n'en serait pas moins regrettable de délaisser d'autres régions du monde nécessaires au maillage francophone.

La même année, un autre essai voit le jour, il s'agit du livre intitulé *Ce que je crois*<sup>19</sup> du Président Senghor. Ce témoignage particulièrement précieux porte sur le dialogue des cultures et clôt aussi notre analyse sur l'avenir de la francophonie. Son auteur apparaît comme la preuve vivante des bienfaits du dialogue des cultures. N'a-t-il pas pris le meilleur de ce que la francité pouvait lui offrir? Il reconnaît avoir reçu de la France «cet esprit de méthode et d'organisation» qui est au coeur même de la formation de ce pays unique.

Pour lui, l'avenir de la francophonie repose sur la francité, la latinité et la négritude, trois réalités essentielles dans la constitution et le devenir de la civilisation de l'universel.

Grâce au témoignage de Léopold Sédar Senghor, nous découvrons les richesses du passé africain porteur d'une immense espérance pour demain. Il est évident, les autres essayistes l'ont déjà souligné, que la francophonie s'étiolera si

---

<sup>19</sup> Senghor, Léopold-Sédar. *Ce que je crois*. Paris, Grasset, 1988, 234 p.

l'on ne tient pas davantage compte des rêves, des réalités et des potentialités africaines.

Sur l'avenir de la francophonie qui le préoccupe depuis si longtemps, Senghor pense qu'il faut commencer par le commencement, c'est-à-dire, préciser d'abord les buts et les objectifs. Pour l'auteur, les buts viennent avant le cadre politique: «C'est que dans la pensée française, la culture, c'est-à-dire la création ou l'esprit d'une civilisation est la condition sine qua non, mieux le facteur le plus efficace du développement scientifique et technique, partant, économique et social» (p. 173). En cela, il rejoint tout à fait la perspective de Thierry de Beaucé comme celle de Jean-Marc Léger et précise celle de Xavier Deniau. Il ajoute de façon peut-être un peu catégorique: «les problèmes économiques de la francophonie seront conditionnés par la solution humaniste des problèmes culturels» (p. 175).

Un peu plus loin, l'auteur ne cache pas qu'il voudrait que la francophonie devienne le modèle et le moteur de la civilisation de l'universel. Pour y aboutir, le rôle de la France apparaît comme vital, mais encore faut-il qu'elle accepte pleinement de le jouer. Quant aux objectifs chers à Senghor, ils sont décrits de la page 180 à la page 185.

Ce livre est un témoignage tout à fait admirable. L'auteur y décrit avec passion la volonté du continent africain de se tourner vers l'avenir. Cet essai, cette «Mémoire pour demain» s'affirme comme l'un des plus ouverts sur les réalités mondiales parmi ceux que nous avons examinés. Il était bon qu'un des pères de la francophonie moderne exprime le fond de sa pensée.

Comme on l'a noté à plusieurs reprises dans cette étude, la France, si elle veut progresser, doit avant tout s'adapter, trouver une énergie moderne en elle et favoriser une nouvelle entente entre les francophones. Mais il n'en demeure pas moins qu'une épée de Damoclès pèse sur l'avenir de l'ensemble francophone puisque le français n'est pas la langue maternelle des populations africaines. Aussi sur ce continent le Maghreb apparaît-il comme une zone clef, particulièrement sensible, qu'il faut surveiller de très près. En conclusion, les treizes essayis-

tes, chacun à leur tour et chacun à leur façon, ont bien montré que les francophones ne connaissent pas toujours leurs nombreux atouts.

Pour que les francophones relèvent les nombreux défis de l'ère moderne, il faut que la France continue d'être une puissance économique de bon niveau et que le français soit une langue dominante dans les institutions européennes, qu'il poursuive son expansion en Afrique du Nord et en Afrique noire, qu'il reprenne en même temps de l'ampleur en Amérique et qu'il retrouve une certaine influence en Asie.

Dans cette bataille en faveur du français, les Québécois et les Canadiens ont notamment compris qu'un des plus importants défis pour les francophones du monde entier consistait à mettre en place des réseaux d'information scientifique, des techniques de diffusion et d'information fournies par la télématique, les microfiches, les vidéodisques et les revues.

De son côté, la France a récemment décidé de s'impliquer davantage en créant une banque mondiale vidéo en langue française. Cette banque d'images ne se dirigera plus seulement vers l'Afrique mais aussi vers tous les continents.

Précisons que sans une stratégie à la fois mondiale et régionale, le français aura, selon l'avis de plusieurs experts, beaucoup de mal à se maintenir, à progresser et à s'affirmer. Les francophones souhaitent-ils vraiment construire ce monde francophone? Toute la question est là.

«Allons, faisons malgré tout le pari de cet optimiste tragique dont parlait Emmanuel Mounier, pour le salut des générations futures, dont nous sommes comptables, comme le furent du nôtre toutes celles qui nous ont précédés» (Jean-Marc Léger, p. 192)<sup>20</sup>. «Ne rejetons pas les Minitel, ni les Canadair, ni le T.G.V., ni le cacao; ils sont terriblement utiles, mais apprenons surtout à nous apprivoiser, à nous unir, à grandir ensemble afin de dépasser nos égoïsmes respectifs»<sup>21</sup>.

<sup>20</sup> J.-M. Léger, *op. cit.*, p. 192.

<sup>21</sup> Maugey, Axel. *Vers l'entente francophone*. Montréal, Office de la langue française, 1989, 248 p.